

Eté indigène

Un touriste n'a aucune raison d'atterrir à Kahkabila. C'est le hasard qui nous a conduit ici, au gré d'un voyage sur la côte atlantique du Nicaragua. Entouré par la jungle, ce village de Miskitos, un peuple indigène, est uniquement accessible par bateau, après une traversée chaotique. Ici, les habitants ne parlent plus l'espagnol du continent mais un mélange d'anglais créole et de langue locale. Et s'ils sont tournés vers l'avenir, ils restent fiers de leurs traditions et de leur identité.

Pas de route, pas de magasin, pas de monuments. Il n'y a rien à faire à Kahkabila. Mais on s'y sent étrangement bien.

Cerise Sudry-Le Dû,
avec Patrick Namias



Le béton est à la mode mais il coûte très cher. Peu d'habitants peuvent se le permettre. Et parfois, le temps de réunir l'argent, les travaux prennent bien plus de temps que prévu.



Ce dimanche, tout le village se réunit sur des bancs de fortune pour un tournoi de baseball, le sport national. Leur amour pour ce sport est l'une des seules caractéristiques qu'ils partagent avec les Nicaraguayens.



Lors de tournois, tout le village se cotise pour acheter des maillots flambants neufs aux équipes.



Ici, pas de route, pas de goudron... Et pas de grillage pour le bétail, qui va et vient à son gré, même pendant les matchs.



La minuscule épicerie du village est ouverte au bon vouloir de ses propriétaires... Et des cargaisons qu'elle reçoit. Les sachets de chips ont parfois plusieurs années.



Chaque enfant de Kahkabila est scolarisé, un point dont les habitants sont très fiers. Mais les installations sont encore précaires : si les premiers arrivés ont de quoi s'asseoir, les autres élèves doivent ramener leur propre chaise.



L'école du village, un des seuls bâtiments en béton, a servi de refuge pendant l'ouragan Mitch, en 1998. Beaucoup de maisons et de plantations ont été rasées lors de la catastrophe.



Après l'école. Comme il n'y a pas assez de bâtiments et de professeurs, les plus jeunes ont cours le matin et les plus grands l'après-midi.



Antonio et sa dernière fille. À 43 ans, ce pêcheur est le père de six enfants. Six filles. Ce qui lui vaut quelques sobriquets de la part de ses camarades.



Il n'y a pas de boutique à Kahkabila. Parfois, un vendeur ambulant fait le déplacement depuis la capitale, Managua, pour faire le tour de chaque maison du village. Les petites filles lui courent après pour acheter ses robes colorées.



Un perroquet s'est échappé. Les jeunes passeront plus d'une heure à le traquer, d'arbre en arbre, armés de lance-pierres et de projectiles.



Moment de détente avec Augustin et sa famille. La première fois que nous l'avons rencontré, il est resté perplexe : « Donc, dans votre pays, vous n'avez ni dollar ni cordobas ? Mais comment faites-vous pour avoir de l'argent ? »



Toute sa famille vit avec lui, dans une maison en bois qu'il a construite lui-même. Son fils aîné vient d'avoir un bébé.



Son beau-père, le « docteur » du village est très respecté. Il fabrique des potions magiques avec les plantes de la forêt. Son best-seller ? Un onguent dont les hommes se recouvrent le corps pour séduire leur dulcinée.



Partie de dominos chez les jeunes du village. Les parties durent jusqu'à la nuit tombée, jusqu'à ce que la table ne soit plus éclairée.

Ce vieillard passait son temps à la fenêtre, torse nu, à observer la vie défilier. Mais à la vue de l'appareil photo, il a tenu à rentrer pour mettre une chemise.



Léonard et son père fabriquent un canot pour partir à la pêche. Les deux hommes font tout à la main. Ils vont mettre près de deux semaines pour construire cette embarcation précaire.



Les pêcheurs remontent leur filet à la fin de la journée. Ils sont partis vendre leur poisson à Pearl Lagoon, le chef lieu du coin à 30 minutes de bateau, pour une poignée de cordobas.



Le seul bar du village est à deux pas de l'embarcadère. Ici, la musique est forte et, quand ils ne partent pas pêcher, les hommes se réunissent ici, parfois dès le matin, pour vider des bouteilles.



L'embarcadère, seul pont vers l'ailleurs. Il n'y a pas de transport public. Il faut attendre que l'un des pêcheurs ait pu faire le plein d'essence pour partir.